

des semblables, la tolérance des dissemblables dans toute association simple, secondée par la tolérance et la coordination des dissemblables dans l'association plus complexe, c'est-à-dire, dans les rapports de chaque association avec les autres et avec la société en général.

LIVRE III

L'Évolution historique de la Société

CHAPITRE PREMIER

L'Association zoogénique

Si la vie animale des siècles primitifs ne différait pas entièrement de la vie animale actuelle, l'association a préparé sa transformation pendant des millions d'années avant que l'humanité n'apparaisse sur la terre.

Les groupes génitiques ou congrégés se sont élargis ou restreints ; là ils ont prospéré et là ils ont péri, de même que les variations de l'orbite terrestre, les oscillations de la surface terrestre, les modifications des courants aériens et océaniques, ont rendu fertile telle région ou désolée telle autre. Le contact a causé la souffrance, la terreur, la répulsion et le plaisir, l'attraction, la joie. La ressemblance et la différence d'espèce sont devenues perceptibles. La communication des sentiments et des idées simples par les attitudes, les tons, les gestes, a été mise en pratique par des millions de créatures. L'attaque et l'imitation ont harmonisé et assimilé ; elles ont différencié et scindé. Le conflit a abouti souvent à l'équilibre de la tolérance. L'aide mutuelle, l'ivresse du jeu, la camaraderie, la sympathie, sont devenues des liens d'union pour

d'innombrables bandes. Une conscience sociale élémentaire s'est développée et probablement les rudiments de la tradition sont apparus, sous forme d'habitudes de pêche, de chasse, de migration et dans les arts de bâtir des nids ou de creuser des repaires. Les relations familiales étaient établies et des débuts simples ont eu lieu dans la division du travail et dans l'association fonctionnelle.

Peut-on croire que ces acquisitions sociales n'ont joué aucun rôle dans la différenciation et dans la survivance des types animaux ? N'y a-t-il pas une lacune fatale dans la philosophie biologique qui ignore le facteur social et tâche d'expliquer la variation uniquement par le processus physiologique ? L'intelligence animale n'a-t-elle pas été un agent de sélection qui a uni et réuni les facteurs d'évolution ? L'association n'a-t-elle pas été un facteur dans le développement de l'intelligence ?

Nous avons montré comment l'association a modifié les natures des individus associés. Nous devons maintenant résumer l'exposition eu égard uniquement à la vie animale, afin d'exposer clairement le rapport de l'association et de tout le merveilleux processus de variation. Toute reconstruction du passé est une induction ; ce qui suit également. Nous n'adoptons la forme dogmatique qu'en vue de la simplicité.

Les conséquences mentales de l'association furent, d'abord, un développement original des susceptibilités et facultés natives, c'est-à-dire : 1° de la susceptibilité à la suggestion ; 2° de l'aptitude à l'imitation ; 3° des antipathies ; 4° des sympathies ; 5° de la faculté de distinction ; 6° et enfin, de la capacité de coordination. Ce fut, ensuite, une accumulation considérable des connaissances. En troisième lieu, un développement ultérieur de toutes les acquisitions, facultés, susceptibilités, par d'innombrables combinaisons et réactions. Par la suggestion et l'imitation, toute connaissance du milieu, des ressources

et des périls, qui était acquise par l'un devenait commune à tous. Le talent particulier d'un seul à capturer ou à s'évader devint, de même, le talent de tous. L'action réunie, à la chasse, à la pêche, au combat, fut une constante discipline pour les antipathies et les sympathies, pour les facultés de distinguer et de coordonner.

Ces modifications réagissent sur les nerfs et les cerveaux, puis physiologiquement et morphologiquement sur l'organisme entier. Tout progrès dans l'association amenait nécessairement une certaine modification dans l'organisme, correspondant au développement du sentiment et de l'intelligence.

Outre cette action indirecte sur le système physique, l'association agit sur lui directement, par une nutrition meilleure, par une sécurité relative, par la reproduction, par les sélections naturelle et sexuelle.

L'animal social avait, d'ordinaire, des ressources alimentaires plus grandes que celles de l'animal non social. Par la suggestion, l'imitation, la coopération, le groupe pouvait souvent trouver des opportunités meilleures, en profiter ; l'individu solitaire fut mis à l'écart des fêtes de ceux dont il ne partageait pas l'existence.

Parfois, cependant, la population d'un groupe social se multipliait rapidement tant que la nourriture était abondante et, plus tard, ne pouvait se procurer le nécessaire. La disette commençait son œuvre par les plus faibles et laissait les plus forts comme reproducteurs. Plus grand était le groupe, plus efficace était cette terrible mais bienfaisante sélection.

De plus, dans les groupes importants, la sélection sexuelle avait plus libre carrière, surtout lorsque l'association devenait plus étroite. Un procédé faible, sans importance dans des créatures qui se mêlaient à peine, devenait un facteur efficient de l'évolution chez des oiseaux réunis en associations actives, des mammifères intelligents, avides de jeu et de camaraderie.

Ici encore, la plasticité, la modificabilité de la population et, par suite, son aptitude au progrès, étaient en raison directe de la variété d'éléments unis dans sa composition démotique, de la perfection du mélange par l'association.

L'aide mutuelle, comprenant toutes les formes de coopération, amenait des changements dans le milieu. Dans la faune, les espèces dangereuses hostiles à un groupe puissant furent chassées du voisinage ou détruites. D'autres, devenues un aliment, furent exterminées sur une large surface. Des changements pareils survinrent dans la flore. Des transformations furent faites dans le milieu inorganique par des animaux constructeurs comme, par exemple, les termites avec leurs villages, les castors avec leurs digues. Plus important, et plus étendu encore, fut le réseau de sentiers tracés à travers la forêt et la plaine par les bandes migratrices des troupes animales.

Si le milieu, l'intermélange, la sélection, l'adaptation organique, furent des causes coopérant à la variation, et si chacune d'elles fut influencée dans une large mesure, l'association a été évidemment une des grandes causes coefficientes de l'origine des espèces.

C'est peut-être une proposition hardie que d'attribuer aux relations sociales un rôle si important. Elle est moins hardie encore que celle que nous allons énoncer. Non seulement l'association a agi sur ces causes de variation que les biologistes ont perçues, mais encore elle a fourni une cause qu'ils n'ont pas reconnue pour une de celles qui ont continuellement opéré sur les animaux inférieurs aux siècles qui ont précédé l'homme.

Cette cause n'était néanmoins que la sélection consciente. Il est indubitable que pendant des milliers d'années avant que l'homme n'existât, la sélection naturelle était partout secondée par le choix conscient, produit direct de l'association.

C'est, nous l'avouons, une assertion hasardée, mais on ne saurait la nier qu'en admettant une alternative absurde. Ce serait admettre qu'après que la conscience et le choix eurent parus dans la création animale, ils ne réagirent pas sur le mécanisme de l'évolution. Ce serait admettre que les sympathies et les antipathies, la conscience d'espèce et l'aide mutuelle ne guidèrent pas les croisements de souches, n'influèrent pas sur la stabilité des conditions environnantes. De telles propositions portent en soi leur réfutation.

Du moment où l'association consciente commença, elle fut un agent de combinaison parmi les facteurs de l'évolution. Chez les animaux se déplaçant, elle facilita sans cesse les combinaisons d'hérédité d'une façon impossible aux animaux fixés ou aux plantes; elle rendit difficiles certaines autres combinaisons, impossibles d'autres encore. Lorsque les variations eurent ainsi opéré, elles se fixèrent en types et en espèces, mais seulement lorsque les nouvelles variétés se trouvaient pendant une longue période à l'abri des influences qui les auraient modifiées encore. La protection qui couvrait les plantes et les animaux fixés venait simplement de leur incapacité à la locomotion. La faculté de se mouvoir, dès qu'elle fut acquise, supprima cette sécurité. Par quoi fut remplacée la stabilité, en tant que condition protectrice? Il n'y a d'autre réponse satisfaisante que celle que fournissent les faits de l'association. C'est l'association qui a maintenu l'isolement nécessaire; qui a tracé les lignes de démarcation dans le règne animal; qui a éliminé les éléments nocifs de chaque groupe; qui a réuni les éléments adéquats dans une étroite réciprocity jusqu'à la fixation des types.

Bref, l'association a été une cause principale de variation et de caractérisation. Elle a créé des variétés nouvelles et elle a reproduit en elles, avec une force toujours croissante, l'instinct de l'association.

Nous passons du problème de la variation à celui de la survivance.

Le grand résultat organique de la vie sociale chez les animaux fut une organisation plus parfaite du système nerveux et du cerveau individuel, et, par suite, une transformation notable dans le caractère de la lutte pour l'existence. Dorénavant, l'intelligence, comme l'a montré M. Wallace, compta plus que la force brutale. Si ce fut, alors, l'association qui développa l'intelligence et avec elle la faculté de coopérer, l'association fut une des causes-maitresses de la survivance aussi bien que de la variation. La vie sociale elle-même, néanmoins, se développa par l'élimination progressive des créatures non-sociales qui devinrent une proie plus facile pour les forces physiques et les ennemis vivants. Une apparente objection à cette explication vient du fait que quelques-uns des plus puissants animaux, les carnivores par exemple, sont singulièrement insociaux et féroces. Mais on peut se demander si les carnivores ont toujours été insociaux. Il est au moins possible qu'ils soient dégénérés et que, dans une vie plus sociale, en des temps plus éloignés, quand leur nombre était plus grand, ils acquirent la force et la ruse qui leur permit de vivre seuls et de se défendre contre leurs ennemis. Dans l'isolement, tout sentiment sympathique disparut et le côté cruel de leur nature fut seul à se développer.

Comme preuve plus ample de l'influence de l'association sur la survivance, nous avons le témoignage offert par la vie actuelle animale que nous donnent les remarquables écrits de M. Kropotkin, dont nous devons extraire quelques citations.

« La fourmi, dit M. Kropotkin, vit sans aucun des détails protecteurs indispensables aux animaux vivant isolément. La couleur la décèle à ses ennemis et les nids de beaucoup d'espèces sont très apparents dans les sillons et dans les forêts. L'aiguillon d'un seul individu n'est guère formidable. Les œufs et ses larves sont recherchés par bien des

habitants de la forêt. Cependant les fourmis ne sont guère détruites par les oiseaux, pas même par les fourmiliers et sont redoutées par des insectes beaucoup plus vigoureux.

« Les cigognes ne pondent d'ordinaire que des œufs, mais n'ont pas besoin d'une nombreuse progéniture pour conserver leur espèce ; leurs habitudes sociales, leur intelligence, leur prudence leur permettent souvent d'atteindre un âge avancé.

« Dans leurs sociétés, les perroquets trouvent une protection infiniment supérieure à celle qu'ils pourraient trouver dans un développement quelconque de leur bec ou de leurs griffes. Très peu d'oiseaux de proie ou de mammifères osent attaquer même les plus petites espèces de perroquets. Il est très probable que les grands perroquets meurent plutôt de vieillesse que sous les griffes de leurs ennemis.

« Les chevaux, mal organisés en somme pour résister à la fois à leurs dangereux ennemis et aux conditions défavorables du climat, disparaîtraient bientôt de la surface du globe, n'était leur esprit de sociabilité. Lorsqu'une bête de proie s'approche d'eux, plusieurs familles s'unissent aussitôt ; elles repoussent, et, souvent, chassent l'agresseur. Ni le loup, ni l'ours, ni même le lion, ne peuvent capturer un cheval ou un zèbre, s'il ne se détache pas de sa bande... Si une tempête de neige fait rage dans la steppe, chaque famille se serre étroitement et se réfugie dans un ravin. Mais si la confiance disparaît, si la panique s'empare du groupe et le disperse, les chevaux périssent et les rares survivants se retrouvent après la tempête à demi morts de fatigue.

« Que la vie en société soit l'arme la plus puissante dans la lutte pour la vie, prise dans son sens le plus large, cela a été montré par plusieurs exemples dans les pages précédentes et pourrait être prouvé à l'évidence. La vie en société permet aux plus faibles insectes, aux plus faibles oiseaux, aux plus faibles mammifères de résister, de se défendre contre les plus terribles oiseaux ou bêtes de

proie; elle permet la longévité; elle met l'espèce à même d'élever sa descendance avec la moindre dépense d'énergie et de conserver son chiffre même avec un taux de natalité plus élevé, elle permet aux troupes d'émigrer en quête de nouvelles ressources. Donc, pendant que nous admettons pleinement que la force, la vitalité, les couleurs protectrices, la ruse, l'endurance à la faim et au froid, sont autant de qualités qui rendent l'individu, ou l'espèce, les plus aptes sous certaines circonstances, nous maintenons que, sous n'importe quelles circonstances, la sociabilité est le plus grand avantage dans la lutte pour la vie. Les espèces qui, volontairement ou non, l'abandonnent, sont condamnées à la décadence; au contraire, ceux des animaux qui savent le mieux comment s'unir ont les plus grandes chances de survie et d'évolution ultérieure, quoique, peut-être, ils soient inférieurs aux autres en chacune des qualités énumérées par Darwin et Wallace, sauf la faculté intellectuelle. Les hauts vertébrés, et en particulier la race humaine, sont la meilleure preuve de cette assertion. Quant à la faculté intellectuelle, si tout Darwiniste convient, avec Darwin, qu'elle est l'arme la plus puissante dans le combat pour la vie et le facteur principal de l'évolution, il doit reconnaître aussi que l'intelligence est une faculté éminemment sociale. Le langage, l'imitation et l'expérience accumulés sont autant d'éléments de développement intellectuel dont l'animal insociable est dépourvu. C'est pourquoi nous trouvons, au haut de chaque classe d'animaux, les fourmis, les perroquets et les singes, réunissant tous la plus grande sociabilité au plus haut développement de l'intelligence. Les plus aptes sont ainsi les animaux les plus sociables et la sociabilité apparaît comme le grand facteur d'évolution à la fois directement, en assurant le bien-être de l'espèce par la diminution de la dépense d'énergie, et indirectement, en favorisant la croissance de l'intelligence ».

En bloc, nous pouvons accepter la conclusion de

M. Kropotkin, que la société a été, dans la lutte pour la vie, une aide plus puissante que toute autre. Mais elle a été telle, non pas par suite d'un mystérieux pouvoir mis en elle, mais parce qu'elle a agi directement sur les caractères des individus associés, les transformant par degrés, et par degrés développant le pouvoir mental.

Au courant des siècles préhumains, l'association était donc zoogénique. Elle causait la variation et amenait la survivance. Elle différenciait les animaux en genres et portait à une haute perfection les genres mieux doués de nature sociale, d'habitudes, d'aide mutuelle, de formes élémentaires d'organisation sociale.

En accomplissant tout cela, l'association préparait la voie à l'homme et à la société humaine. Elle dotait quelques variétés qui n'étaient pas encore des espèces, de capacités telles qu'une d'elles pût être choisie pour les plus hautes destinées. Elle développait assez les instincts sociaux des autres pour qu'elles pussent devenir les utiles auxiliaires de l'homme, après que celui-ci se serait fait le maître de toutes les espèces inférieures. S'il n'avait su domestiquer les animaux, l'homme n'aurait jamais achevé sa civilisation. Il n'aurait pas domestiqué les animaux, si ceux-ci n'avaient d'abord pris dans l'association l'aptitude à être dressés et une haute intelligence. L'éléphant, le cheval, le bœuf, le mouton, le lama, le chien, ont été les plus fidèles serviteurs de l'homme et ce sont les animaux sociaux par excellence. Des milliers, peut-être des millions d'années, avant que l'homme naquit, les bases de son empire furent posées sur les associations zoogéniques des plus humbles formes de la vie consciente.